



SALLABERRY DE VALLEYFIELD



ICI une petite ville canadienne comme il ne s'en trouve pas un grand nombre dans toute la Puissance, comme il s'en est rencontré particulièrement très peu, jusqu'ici, dans notre bonne vieille province de Québec. C'est chez nos voisins des Etats-Unis, gens de leur siècle, tout à la vapeur et à l'électricité, si jamais il en fut, qu'il faut aller chercher le prototype de Salaberry de Valleyfield. Je veux parler de ces villes qui s'avancent vers le progrès par étapes, entremêlées de haltes successives ; de ces villes que l'on voit surgir du sol, un beau matin, et dont au bout de quelques mois la population se chiffre déjà par des milliers d'habitants. Pour quelques années ensuite, le mouvement se ralentira, quitte à reprendre avec furie bientôt après. C'est ainsi qu'au bout de trois ou quatre de ces pas de géants une bourgade américaine aura pu devenir une grande ville ; c'est ainsi que Chicago, par exemple, et ses satellites comme Saint-Paul et Minneapolis, ont grandi pendant ces derniers temps.

Tel a fait, dans une bien plus humble mesure, la petite ville canadienne que nous allons étudier. Pendant que les autres villes de la province de Québec, plus vieilles de fondation, comme Trois-Rivières, Sorel, Saint-Hyacinthe, suivaient vers le progrès une marche lente mais continue, croissant proportionnellement d'année en année, à l'instar de Montréal et de Québec, Salaberry de Valleyfield s'est vue porter, en deux coups, à l'état de prospérité et de population où elle se trouve aujourd'hui !

A l'heure qu'il est, c'est un temps de halte dans sa marche en avant, mais l'instant de la troisième étape va bientôt sonner. Et cette étape, si elle ne trompe pas les prévisions, devra doubler la population de 6,000 âmes que renferme actuellement Salaberry de Valleyfield, et développer singulièrement son industrie si pleine de riches promesses.

Quant aux progrès successifs, ils ne sauraient manquer d'être à l'avenant, et l'avenir nous les révélera.

* *

Salaberry de Valleyfield, il y a cinquante ans, on ne le soupçonnait même pas. Et pour la bonne raison que, en 1840, alors que le canal de Beauharnois était encore à l'état de projet, la forêt vierge régnait partout sur le site magnifique où s'allongent à présent les rues de cette ville.

Voici un bout de description qui se rapporte à ces temps préhistoriques de la cité. Je le cueille dans un article bien élaboré, dû à la plume d'un jeune citoyen de talent de Salaberry, et publié dans l'organe local, le *Progrès de Valleyfield* :

«Le voyageur qui aurait alors débarqué à cet endroit—l'emplacement actuel de Valleyfield—n'aurait pu voir, comme unique spectacle, qu'une langue de terre couverte d'arbres séculaires, et qui s'avancait fort avant dans le fleuve, semblable à une sentinelle avancée, à la tête des rapides. La rive, amoureusement inclinée vers le fleuve, venait y marier son beau sable jauni par le soleil, aux vagues capricieuses et offrait un lieu propice pour le campement. L'on voit même dans l'histoire que les Indiens en avaient fait un lieu de halte comme les troupes un endroit d'arrêt, dans leurs marches à travers le pays. Le soleil se levait, chaque jour, radieux, éclairant toujours de sa lumière les mêmes scènes, les mêmes paysages, lorsqu'un jour, quelques citoyens du comté de

Beauharnois, émigrèrent des paroisses de Saint-Timothée et de Saint-Clément à la " Pointe du lac " comme les voyageurs d'en haut l'appelaient alors, dans leur langage populaire et expressif. Ils commencèrent à défricher les terres couvertes de forêts inextricables pour la plupart. L'impulsion était donnée ; car c'est ce mouvement insignifiant en apparence, cet humble commencement qui donna naissance à la progressive ville dont nous sommes si justement fiers d'être les citoyens. Oui, car depuis, quelle transformation prodigieuse ! Le désert a fait place à la civilisation, le silence mystérieux des bois à l'activité commerciale. A la place de ce lieu où l'on pouvait naguère admirer la nature dans toute sa sauvage et primitive beauté a grandi un centre industriel dont le développement est étrange à constater ».

Quoi qu'il en soit, c'est de 1840 ou à peu près que datent les premiers établissements fixes dont la chronique fasse mention, au pied du lac Saint-François. C'est à cette date que commença, vers cet endroit, l'exode de quelques pionniers venant des plus anciennes paroisses du comté de Beauharnois, telles que Saint-Timothée et Saint-Clément, plus vieilles d'une trentaine d'années. La cause déterminante en fut le projet du canal de Beauharnois qui venait d'être mis à jour, canal dont l'embouchure allait se trouver justement dans l'endroit baptisé du nom de " Pointe du lac ", comme on l'a vu, par les voyageurs.

Les débuts de la nouvelle mission furent bien lents et bien misérables. Je dis mission, parce que nos anciens, comme encore, Dieu merci ! ceux de la génération actuelle, ne se groupaient jamais qu'autour de la chapelle, à l'ombre de la croix. Elle s'appela d'abord Saint-Cyriac, si je m'en rapporte à la légende, et puis Sainte Cécile, nom qui reste encore à la paroisse dont Salaberry est démembrée.

De 1842 à 1847 les travaux du creusage du canal groupèrent peu à peu la population dans la nouvelle paroisse. Les terres avoisinant le champ de ces travaux furent concédées, et le nombre des maisons dans l'humble hameau qui devait être Salaberry, plus tard, fut porté à une trentaine, de cinq ou six qu'il était précédemment à cette époque.

* *

Les vingt années qui s'écoulèrent de 1849 à 1869 peuvent être considérées comme une première halte dans la marche de Salaberry vers le progrès. Le creusage du canal étant fini et avec elle l'activité momentanée qu'elle avait produite. L'ouverture de la navigation et son mouvement de va et vient put bien encore fournir un faible contingent de population, mais cela ne fut rien ou presque rien en comparaison de l'accroissement rapide des cinq ou six précédentes années. Sainte-Cécile parut stationnaire et laissa croire, pour ce laps de temps, qu'il ne serait jamais plus qu'un simple petit village.

Mais avec 1869 s'ouvre pour Salaberry une nouvelle phase de vitalité et d'avancement. Cette période devait durer quinze ans, c'est-à-dire jusque vers 1884, alors que commença cette accalmie dont Salaberry souffre, mais qui ne tardera pas à prendre fin pour faire place à une nouvelle fièvre de progrès, comme tout semble l'indiquer.

Pendant ces quinze années, la population de Salaberry de Valleyfield passa, de quelques centaines qu'elle était, à cinq mille cinq cents et plus, son industrie prit de larges développements et son commerce atteignit le degré de prospérité qu'il a conservé jusqu'aujourd'hui, sans grande modification.

Nous étudierons sommairement l'histoire de ces quelques années : elles constituent la seconde étape fournie par Salaberry vers sa destinée.

Il nous sera donné de juger que ce qui a fait la prospérité de Salaberry durant cette période là est appelé à lui imprimer un nouveau et plus durable mouvement, dans un avenir très prochain. J'ai nommé ses magnifiques pouvoirs d'eau.

* *

Dès avant 1869 déjà, un industriel de Montréal, M. Alexander Buntin, avait jeté les yeux sur le

village de Saint-Cécile, si avantageusement situé sous le rapport de la navigation. Il avait du même coup apprécié toute la puissance de ses pouvoirs d'eau et le profit énorme qu'on en pouvait tirer.

Ce monsieur, ayant décidé d'investir un certain capital dans l'industrie de la fabrication du papier n'hésita pas un seul instant et choisit Sainte-Cécile pour y établir ses usines.

Tel fut le premier germe de l'industrie valleyfieldienne qui pro net tant aujourd'hui. Moyennant certains travaux préliminaires, relativement peu dispendieux, les usines à papier de M. Buntin purent disposer d'une force motrice considérable et elles fonctionnèrent avec plein succès.

Encouragée par cet exemple, la compagnie de coton de Montréal résolut, à son tour, d'établir à Valleyfield une de ses principales filatures. Ayant obtenu du gouvernement les droits nécessaires, la compagnie entreprit et mena à bonne fin des travaux considérables pour endiguer une branche du Saint-Laurent, celle qui contourne la Grand'Île, au sud. De cette façon, elle put obtenir une pression hydraulique des plus fortes dans son canal d'alimentation qu'on venait de creuser.

Le village de Sainte-Cécile accorda à la compagnie une exemption de taxes pour vingt ans, et bientôt après une bonne moitié de l'usine actuelle ayant été construite, la filature entra en pleine opération.

Immédiatement les ouvriers accoururent et se groupèrent autour de la filature et des moulins à papier, dans le petit village hier encore ignoré. Cette double industrie, quoique naissante, occupait déjà quatre ou cinq cents employés réguliers.

Par malheur, comme c'est trop généralement le cas lorsque nos travailleurs Canadiens-français ont affaire au capital étranger, et ce jusqu'à ce qu'on ait été forcé de reconnaître leur mérite prédominant, les meilleurs emplois furent pour des ouvriers importés qu'on vint imposer à nos gens comme leurs chefs ou *boss*, (style manufacture). Il en fut ainsi tant à la filature de coton que dans les usines au papier.

Cette importation d'ouvriers étrangers a été le noyau du petit quart de population parlant anglais que Salaberry de Valleyfield possède aujourd'hui. Anglais ou Ecossais pour la plupart, ils s'attachèrent à conserver, avec la langue et les diverses religions, les traditions du pays. A ce compte-là, ils ne pouvaient guère frayer avec nos concitoyens Français d'avance prévenus contre ces émigrés des vieux pays, si scrupuleux gardiens surtout, de leur religion, leur langue et leurs coutumes eux aussi. Cela suffit à expliquer comment a pu prendre naissance cette ligne de démarcation, nette et bien tranchée, qui existe encore entre les deux groupes de la population, la majorité française et la minorité anglaise.

La séparation est si complète, que l'un et l'autre groupe semble avoir voulu éviter jusqu'à la juxtaposition de l'autre. Ainsi l'on trouve le groupe anglais, compact et réuni assez loin du centre français, c'est-à-dire l'entrée du canal de Beauharnois, l'église catholique l'hôtel-de-ville, le bureau de poste, etc. Il habite une sorte de petit faubourg, très joliment et régulièrement bâti, au nord-Est de la filature de coton. Autrefois connu sous le nom de " Village anglais ", ce petit coin de banlieue a été incorporé depuis et forme ce qu'on appelle encore le quartier anglais de Salaberry de Valleyfield.

Cependant il est à noter que cette réserve mutuelle où ils se tiennent, n'empêche pas les deux groupes de population de vivre dans la plus parfaite harmonie et de se traiter avec courtoisie. Salaberry a déjà eu, une fois, un maire anglais, M. Anderson, et le conseil de ville, composé de six membres, en possède un, régulièrement, qui représente la nationalité et les intérêts anglais. Voilà un exemple à suivre, d'entente clairvoyante, dans nos nombreuses cités à la population mixte.

* *

A propos d'entente entre les citoyens, il me souvient d'une occasion où elle a brillé au plus haut point, à Salaberry de Valleyfield, de la part de nos compatriotes surtout. Je vais rapporter brièvement la chose tout de suite, d'autant mieux que le